

il n'y avait plus de semence dans le pays : il fallut en envoyer chercher, avec des frais immenses, à la Prairie du Chien, sur le Mississipi; pour comble d'infortune ce grain arriva trop tard pour être semé cette année-là. Pendant les années 1824 et 1825 il n'y eut point de fléaux dévastateurs, et les récoltes furent assez abondantes. L'hiver de 1825 à 1826 fut un des plus rudes que j'aie vu dans ce pays; il commença par une neige abondante qui tomba au quinze octobre; le froid fut constamment à un haut degré: au printemps cette grande quantité de neige, fondant tout à coup, produisit une inondation épouvantable; l'eau s'éleva environ trente pieds au-dessus du niveau de l'eau basse d'été. Deux ou trois lieues de pays furent noyées, chaque côté de la rivière; toutes les maisons des habitants furent emportées soit par la glace, soit par la rapidité des eaux; l'eau monta graduellement, depuis la fin d'avril jusqu'au vingt de mai; elle baissa jusqu'au vingt de juin alors que la rivière commença à rentrer dans son lit. Il n'était plus temps de semer. Cette inondation fut la dernière de nos plaies, mais ses suites se firent sentir pendant plusieurs années. Une partie des colons quitta le pays et gagna le Canada ou les Etats-Unis; les autres se retirèrent dans les lieux de pêche et de chasse pour vivre avec leurs familles. Peu à peu ils se construisirent des maisons et se réunirent encore une fois sur les bords de la Rivière Rouge. Il ne périt personne dans l'inondation. Le pays s'est remis de tous ces malheurs. Le sol, qui est fertile, produit le blé, l'orge, l'avoine, les pois et tous les légumes; malheureusement les femmes qui sont toutes métisses ou sauvages ne savent fabriquer ni toiles ni étoffes pour habiller la famille: il faut avoir recours aux magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour cet objet dispendieux.

Chargé par l'Evêque de Québec de desservir la colonie de la Rivière Rouge et d'étendre la connaissance de Dieu partout où je pourrais, je trouvai, en arrivant dans le pays, la colonie partagée en deux: une partie était sur la rivière au-dessous de St-Boniface: c'était là véritablement le lieu de l'établissement, j'y fixai ma demeure et travaillai à instruire les femmes et les enfants des chrétiens du pays. Il fallait leur apprendre les prières chrétiennes et le catéchisme, etc., que personne autre que nous ne pouvait leur montrer, parce qu'aucun d'entre eux ne savait lire. Ce poste, qui était le moins peuplé alors, surtout en catholiques, est devenu le plus peuplé par la suite. Mr Dumoulin, mon compagnon, fut chargé d'instruire l'autre partie de la population qui était à une vingtaine de lieues de St-Boniface, dans un lieu nommé Pembina. Il fit entrer dans l'Eglise un bon nombre d'infidèles qui l'aimaient comme leur père. Il bâtit une chapelle, une maison, une école: le tout ne fut jamais fini,